

Le socialisme du XXI^{ème} siècle : la globalisation de la crise du capitalisme fonde la perspective d'une nouvelle transformation révolutionnaire

Par Yvan Lemaître

La discussion sur le socialisme pour le XXI^{ème} siècle est au cœur de la bataille pour la construction d'un nouveau parti anticapitaliste. Répondre à la question de savoir si notre projet répond à une nécessité, à un besoin, à une perspective crédible, c'est fonder l'actualité du socialisme ou du communisme et de l'indispensable transformation révolutionnaire pour y parvenir. C'est répondre à l'offensive idéologique des classes dominantes menée au nom de deux contrevérités, le capitalisme comme horizon indépassable, la « *fin de l'histoire* », et la fin de la classe ouvrière. Deux contrevérités car l'évolution même de toute la société donne une place de plus en plus grande dans l'économie mondiale à la classe des producteurs, la classe ouvrière, dans le même temps qu'elle est l'aboutissement d'un ensemble de progrès qui donnent une base matérielle, et aussi culturelle, nouvelle au projet de transformation révolutionnaire de la société. C'est bien de ces deux faits dont il s'agit de discuter.

Notre projet a été mis à mal par l'histoire, les défaites et les échecs et surtout les impostures, les trahisons, les caricatures. Qu'est-ce qui aujourd'hui refonde ce projet, lui donne sa légitimité ? Pourquoi, alors que les luttes d'émancipation ont échoué jusqu'à nos jours à transformer le monde pour en finir avec l'oppression, serait-il possible aujourd'hui d'affirmer la réalisation du socialisme comme perspective actuelle pour notre époque. Pourquoi le mouvement socialiste et communiste a-t-il échoué ? Pourquoi les régimes qui se sont revendiqués de lui ont-ils été des régimes totalitaires ? Quelles transformations sociales, politiques fondent l'actualité de la perspective socialiste, peuvent accréditer l'idée que cette perspective n'est pas une utopie ? Et cette discussion ne conduit-elle pas à revoir nos propres conceptions façonnées par le passé ?

Le passé ne condamne pas l'avenir...

Si le socialisme du XXI^{ème} siècle s'inscrit pleinement dans la continuité des luttes d'émancipation du mouvement ouvrier, il sera aussi nécessairement en rupture avec ce passé parce que le monde a changé, parce que les conditions objectives de la réalisation du socialisme ont considérablement mûri. Cette rupture signifie qu'il ne s'agit pas de reconstruire la gauche, le PS ou le PC, même à leurs origines mais bien de construire un mouvement qui donnera aux idées du socialisme, du communisme toute leur dimension émancipatrice de démocratie et de liberté dont les luttes antérieures étaient une anticipation, à un niveau bien supérieur.

Où le socialisme prendra un contenu infiniment plus riche correspondant à la société moderne ou il sera remis au musée de l'histoire. Ce qui veut dire que poser la question du socialisme pour le XXI^{ème} siècle, c'est penser les conditions de sa réalisation tant objectives, niveau du développement social, que subjectives, l'émergence d'une conscience au sein des classes opprimés, du monde du travail, de la nécessité et de la possibilité de cette réalisation. Cela renvoie à une réévaluation critique des luttes passées, des contraintes objectives auxquelles elles se sont heurtées, sur lesquelles elles se sont brisées pour, dans une même critique, adapter nos idées aux conditions modernes de la lutte en les émancipant radicalement des partis de la gauche faillis.

Nous ne pouvons donc éviter de faire un détour par le passé parce que ce passé a façonné le monde moderne comme le mouvement ouvrier, son niveau d'organisation et ses conceptions, les nôtres aussi qu'il est indispensable de soumettre à la critique.

Le socialisme ou le dépassement révolutionnaire des contradictions du capitalisme

Cette discussion renvoie au contenu du socialisme. Il se définit non comme une utopie ou un modèle mais bien comme une perspective incluse dans le développement des sociétés humaines, des sciences, des techniques et des rapports sociaux qui s'organisent autour de la production et de l'échange, la répartition des richesses. Le socialisme peut se définir comme le dépassement révolutionnaire de la contradiction entre socialisation des moyens de production et l'appropriation privée capitaliste grâce à la conquête du pouvoir, de la démocratie par les travailleurs eux-mêmes pour en finir avec la domination de la classe capitaliste par la socialisation, l'appropriation collective des moyens de production et d'échange.

Si cette perspective apparaît dès le développement de la société bourgeoise au XIX^{ème} siècle et les débuts du mouvement ouvrier, ce qui fonde le marxisme, la maturité des conditions tant objectives que subjectives de sa réalisation ne sont pas données toutes faites, elles se construisent par le travail humain à travers les luttes de classes et obéissent à un long processus, « *la révolution en permanence* », dont les matérialistes ne sont nullement en mesure de prédire ni les rythmes ni les étapes. Le volontarisme de l'action, de la lutte anticipe sur les possibilités objectives de l'émancipation humaine et impose à chaque nouvelle étape un travail critique sur les conceptions, les illusions qui animaient cette volonté d'action pour donner aux idées un contenu correspondant aux évolutions du monde.

Evolution du mouvement ouvrier et de ses conceptions

A la fin du XIX^{ème} siècle, alors que le capitalisme connaissait un moment charnière de son développement, la mondialisation impérialiste, qui passe du capitalisme de libre concurrence au capitalisme des monopoles et des trusts en lutte pour le partage du monde, le mouvement socialiste s'est trouvé confronté à une telle situation. Ainsi, Engels, en 1895, jette un regard critique sur la première phase de l'histoire du mouvement communiste qui va de 1848 à la Commune de Paris. « *L'état du développement économique était alors bien loin d'être mûr pour la suppression de la production capitaliste* » écrit-il pour ajouter : « *Mais l'histoire nous a donné tort à nous aussi, elle a révélé que notre point de vue d'alors était une illusion. Elle est encore allée plus loin : elle n'a pas seulement dissipé notre erreur d'alors, elle a également bouleversé totalement les conditions dans lesquelles le prolétariat doit combattre* ». Et de développer les nouvelles tâches de la social-démocratie. La lutte des barricades, l'action d'une minorité dont Blanqui fut l'héroïque symbole, sont dépassées. Il s'agit d'utiliser les conquêtes démocratiques, dont le suffrage universel, pour gagner les masses à leur propre avenir afin qu'elles en deviennent les actrices. La révolution moderne dont le prolétariat est l'acteur ne sera pas comme les révolutions passées une révolution d'une minorité mais bien celle de la majorité de la population, et suppose un haut niveau d'éducation et de conscience...La nouvelle période qui s'ouvrait vit un développement considérable du mouvement ouvrier qui débouchera sur la gigantesque confrontation du XX^{ème} siècle, époque de guerres et de révolutions qui bouleversèrent le monde.

Nous vivons un nouveau moment charnière dans le développement capitaliste, celui de la mondialisation libérale et impérialiste, et nous avons besoin de ce même regard critique sur le passé, nos propres conceptions, dans le même temps que nous devons saisir les profonds changements des conditions mêmes des luttes d'émancipation pour paraphraser Engels.

La longue marche vers le socialisme...

Quant au fond, l'échec des mouvements d'émancipation renvoie à l'immaturité des conditions objectives, terrain sur lequel se construit la conscience des opprimés. La révolution n'a réussi à triompher que dans un pays où les tâches du socialisme se présentaient alors que les transformations bourgeoises n'y étaient qu'à peine entamées. C'est cette contradiction qui a

produit la bureaucratie contre-révolutionnaire, l'étranglement de la révolution sans que la vague révolutionnaire qui secoua alors l'Europe ait la force ne serait-ce que d'arrêter le cours de la réaction. Le prolétariat des pays avancés, impérialistes restait, de fait, prisonnier de la politique des classes dominantes impérialistes qui accumulaient d'immenses richesses par le pillage des colonies dont elles redistribuaient une part pour acheter la paix sociale. La vague révolutionnaire qui a suivi la deuxième guerre mondiale et devait mettre fin à ce pillage colonial, les luttes d'émancipation nationale ne furent pas dirigées par la classe ouvrière trop faible encore dans ces pays et ne purent déboucher sur une contestation de la domination des classes capitalistes dont ne voulait d'ailleurs pas la bureaucratie moscovite. Certes, souvent elles se revendiquèrent du drapeau du communisme, mais c'était celui de la bureaucratie pas celui de la lutte internationaliste des travailleurs.

De fait, la volonté des peuples, leur révolte, leur travail pour sortir de l'oppression coloniale, construire des nations indépendantes laissait au capitalisme un vaste champ de développement qui s'est opéré à travers la mondialisation libérale et impérialiste. La réintégration de l'ex-URSS dans le marché capitaliste mondiale dans le même temps que les vieux pays opprimés y conquerraient une nouvelle place ont ouvert une nouvelle phase de développement capitaliste, mais sur des bases nouvelles, des rapports de force bouleversés, des progrès scientifiques et techniques considérables, une conscience, une culture infiniment plus élevées, plus modernes. L'on ne saurait limiter le bilan de ces tentatives révolutionnaires à un simple échec ou notre jugement à une simple condamnation. Elles sont l'expression des forces qui ont travaillé en profondeur la société et elles ont puissamment contribué à transformer le monde même si elle n'ont pu en finir avec les classes dominantes capitalistes qui aujourd'hui en tirent les bénéfices au mépris le plus total de l'avenir de l'humanité et de la planète.

Prolonger la courbe du mouvement d'émancipation

Penser le socialisme du XXIème siècle, c'est prolonger la courbe de la lutte des travailleurs et des peuples pour leur émancipation parallèlement et en compétition avec la courbe du développement capitaliste pour en dégager une résultante, la voie de développement de l'humanité à laquelle nous entendons participer, travailler.

La mondialisation bouleverse les conditions d'existence et de lutte des travailleurs et des opprimés sur l'ensemble de la planète en mondialisant le rapport d'exploitation capitaliste, en mettant les travailleurs en concurrence à l'échelle internationale par la prolétarianisation de millions de paysans pauvres ou sans-terre. Elle porte au paroxysme la contradiction entre socialisation, globalisation de la production et appropriation privée capitaliste, appropriation financière de plus en plus détachée de la production elle-même, de plus en plus parasitaire et, en pillant les ressources naturelles, crée une crise écologique véritable menace pour la planète elle-même.

La mondialisation débouche sur une crise globalisée des classes dominantes, de leur système de domination, de leur pouvoir dans le même temps qu'elle crée les conditions pour résoudre cette crise, la dépasser.

Cette exacerbation se manifeste concrètement dans le développement d'une nouvelle classe ouvrière mondiale appelée à jouer un rôle social et politique de plus en plus grand. L'internationalisme n'est pas une proclamation mais bien une politique exprimant les intérêts de la classe ouvrière qui ne peuvent se penser comme une lutte nationale. Elle prend racine dans ce nouveau développement de la classe des exploités ainsi que dans l'interdépendance croissante de la production organisée à l'échelle mondiale et le développement des échanges et du commerce.

La mise en concurrence des salariés sur le marché mondial concourt à saper les bases du réformisme en remettant en cause les surprofits que les grandes puissances impérialistes

tiraient de l'exploitation des peuples coloniaux et redistribuaient pour une part à une fraction de leur propre classe ouvrière.

La mondialisation tend à saper les bases de domination de la propriété privée capitaliste en sapant les bases de la démocratie parlementaire et en fragilisant les Etats nationaux et crée ainsi les conditions objectives d'une transformation internationale de la société, conditions qui n'existaient pas jusqu'alors, du moins à ce niveau.

L'exacerbation des rapports d'exploitation fait de toute question sociale une question politique qui pose la question du pouvoir, de la démocratie, alors que la dictature de la finance étouffe toute possibilité démocratique à l'opposé de ce que prétendent les apologistes du système. Elle fait de la perspective socialiste la question clé au centre des débats sur l'avenir de la société, de l'humanité comme de la planète elle-même.

Les immenses progrès accomplis sur le plan en particulier des moyens de communication, d'information, de débats non seulement crée les conditions matérielles et culturelles d'un développement de la démocratie sans précédent mais ils en nourrissent le besoin, l'exigence.

La pensée révolutionnaire ne peut être que critique

Prendre en compte ces bouleversements et ces transformations nous oblige à poser un regard critique sur nos propres conceptions qui ont été façonnées par l'histoire du XIX^{ème} siècle, sur nos erreurs aussi. Les idées deviennent une force capable de bouleverser le monde quand les masses s'en emparent, dit autrement si ces idées sont la juste expression des rapports sociaux, de leur évolution comme des besoins des masses exploitées et opprimées. Elaborer ces idées, celles du socialisme pour le XXI^{ème} siècle, suppose une pleine liberté de penser dégagée de tous préjugés, en particulier libre vis-à-vis du passé, tournée vers la jeunesse. C'est en cela d'ailleurs que le travail de fondation d'un nouveau parti ne saurait se confondre avec la volonté de relouer la Ligue. Il s'agit bien de fonder un nouveau parti porteur d'un projet pour le XXI^{ème} siècle. Sans rien renier de nos combats passés, bien au contraire, nous devons y intégrer une réalité et des possibilités nouvelles.

La longue période d'isolement du mouvement révolutionnaire, sa marginalisation ont développé durant la période qui a suivi mai 68 des défauts conséquence du manque de lien avec le monde du travail trop souvent perçu à travers les organisations réformistes politiques ou syndicales. Dans l'impossibilité d'agir pratiquement sur le cours des choses les révolutionnaires, ceux que l'on appelait les gauchistes, étaient trop souvent contraints de se limiter à une attitude propagandiste voire de donneurs de conseil. Dénonçant les reniements et les trahisons pour dire ce qu'il aurait fallu ou ce qu'il faudrait faire les gauchistes passaient pour des donneurs de leçon, des moralistes voire des dogmatiques qui voudraient imposer au monde leur modèle de société ou un schéma révolutionnaire tout fait. La grande transformation qui s'est engagée est que nous avons su plonger nos critiques dans la réalité même du capitalisme, de ce que vivent les travailleurs, la population, de leurs espoirs et de leurs luttes. C'est ce qu'ont su faire Arlette Laguiller et Lutte ouvrière et qui a fait leur succès en 1995, ce qu'a su faire ensuite Olivier Besancenot et la LCR et qui explique notre succès, la sympathie que nous suscitons. Il nous faut aller plus loin pour que notre projet révolutionnaire se forge pragmatiquement à partir de la critique de la mondialisation capitaliste comme de l'évolution de la société au cœur des préoccupations, des aspirations, de la conscience des travailleurs pour les aider à s'emparer de la défense de leur propres intérêts.

A défaut d'intervenir pratiquement dans la lutte de classe, les gauchistes allaient chercher la force de leur combat minoritaire dans la mythification du passé révolutionnaire, le dogme révolutionnaire de Lénine était opposé à la contre-révolution stalinienne. Des idées et raisonnements datant des années trente étaient trop souvent repris sans esprit critique, transformées en schéma dogmatique : le capitalisme n'est plus capable de développer les forces productives, il conduit à une catastrophe, un enchaînement dominé par le mythe de la

crise de 29 et à la conviction de l'imminence de la révolution trop souvent pensée et imaginée hors de la maturité réelle des rapports de force et des consciences. « *La crise actuelle de la civilisation humaine est la crise de la direction prolétarienne* » écrivait Trotsky dans le programme de transition à la veille de la seconde guerre mondiale. Cette idée juste et féconde fondait le travail de construction de la IV^{ème} internationale et accusait la responsabilité du stalinisme. Elle n'exprimait cependant déjà qu'une part de la réalité, ce dont Trotsky avait bien conscience. Elle devint après la guerre et le triomphe du stalinisme allié à l'impérialisme une formule, de fait, dépassée. Elle n'avait d'autre contenu pratique que d'armer le volontarisme militant des petits groupes que nous étions. A défaut de pouvoir prendre un contenu pratique dans l'activité de masse, d'y trouver sa force, elle s'armait d'une idéalisation dogmatique du passé, du léninisme, du parti bolchevique, du trotskisme lui-même pour accoucher de bien des caricatures durant la période d'après 68.

Face au pacifisme de la bureaucratie défendant son statu quo avec l'impérialisme, se développait l'apologie de la lutte armée, la révolution bien plus qu'un processus démocratique d'émancipation des opprimés par eux-mêmes devenait essentiellement la lutte armée, la guérilla se substituant à l'action collective et consciente de la classe ouvrière. Les cerveaux étaient dominée par l'illusion qu'une minorité agissante pour pouvait mettre le feu dans la plaine... Dans ce contexte, la dénonciation du réformisme du PC stalinien par la dénonciation de l'abandon de la notion de dictature du prolétariat par ce dernier, juste en soi, caricaturait nos propres idées alors que cette notion de dictature du prolétariat avait pris le visage de la dictature sur le prolétariat.

Le socialisme se résumait à l'Etatisme des moyens de production, celle-ci devenant le critère dominant indépendamment de qui dirigeait et contrôlait la marche de l'économie, au nom de quels intérêts. Le tout s'accompagnait d'une caricature de bolchevisme faisant du parti une phalange unie par le centralisme démocratique, direction des masses mais qui ne se pensait pas comme l'expression organisée du niveau de conscience des masses elles-mêmes.

Quelles qu'aient été les erreurs du mouvement gauchiste d'après 68, il avait raison ! Nous tentions de faire l'histoire dans des rapports de force que celle-ci nous imposait et il était bien difficile d'élever notre propre pensée au dessus de la réalité de notre propre activité, de celle de la classe ouvrière elle-même, des réels rapports de force.

Aujourd'hui, fidèles à nous-mêmes et à notre combat, il nous faut dépasser ces limites pour prendre la mesure des bouleversements qui ont eu lieu et ont « *également bouleversé totalement les conditions dans lesquelles le prolétariat doit combattre* » pour reprendre la phrase d'Engels en 1895.

Penser au quotidien la lutte de classe pour le socialisme

Ce bouleversement des conditions des luttes d'émancipation impose à tous ceux qui entendent faire vivre le socialisme au quotidien non de l'inventer ou de le réinventer mais d'intégrer ces transformations dans leurs propres raisonnements, d'adapter leur conception aux conditions nouvelles de la lutte.

Il nous faut reconstruire notre propre compréhension du socialisme comme un processus démocratique et révolutionnaire d'émancipation des opprimés par eux-mêmes à partir de leur condition réelle d'existence, mettre la liberté au cœur de notre projet. Loin de mettre de l'eau dans notre vin, il s'agit bien au contraire d'être plus radical, plus démocratique, plus révolutionnaire, c'est-à-dire au cœur du monde du travail et de ses luttes là où se forge une nouvelle conscience socialiste moderne.

Cette nouvelle conscience intègre les leçons des faillites, trahisons et reniements des vieux partis issus de l'histoire du mouvement ouvrier :

- a. les luttes d'émancipation sont, par leur nature même, internationales, et la conscience de ce fait, c'est l'internationalisme en opposition à toute politique nationaliste.
- b. l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, la démocratie est l'instrument et la conquête indispensable des mobilisations, instrument et objectif. Ce n'est pas une démocratie limitée au cadre institutionnel bourgeois alors que l'argent détient le contrôle de toute la vie sociale. C'est une démocratie pour et par les travailleurs, une démocratie par en bas, révolutionnaire en rupture avec le pouvoir économique et politique des classes capitalistes. Le socialisme, c'est d'abord l'intervention consciente des exploités pour changer eux-mêmes leur condition de vie.
La démocratie, le pouvoir, est l'instrument des exploités eux-mêmes pour l'expropriation des expropriateurs, l'appropriation collective des moyens de production et d'échange, la planification démocratique vers la fin du salariat, de l'exploitation et de la société de classe, la fin de l'Etat pour que l'administration des hommes cèdent la place à l'administration des choses en harmonie avec la nature donc avec l'humanité elle-même.

Cette perspective n'est pas une utopie mais bien le rêve concret de nos luttes quotidiennes, la philosophie qui nous anime. Construire un parti instrument de sa réalisation, c'est mettre le socialisme au quotidien, intégrer l'ensemble de notre activité dans cette perspective. Quel que soit le terrain de notre intervention, l'entreprise, le syndicats, le quartier, l'association, les élections voir les institutions partout nous voulons œuvrer à la construction d'une conscience moderne, collective, démocratique, internationaliste.